

Revue numismatique, Année 2004, Volume 6, Numéro 160, p. 398 - 401

Stefan HEIDEMANN, *Die Renaissance der Städte in Nordsyrien und Nordmesopotamien. Städtische Entwicklung und wirtschaftliche Bedingungen in ar-Raqqa und Ḥarrān von der Zeit der beduinischen Vorherrschaft bis zu den Seldschuken*, Leyde, Brill, 2002. Relié, xiii-534 p. dont 4 cartes, 6 ill. et 18 planches n. et bl. illustrant 26 monnaies, index. ISBN 90-04-12274-5 (99 € ; 115 \$).

Cette très belle étude historique et archéologique est fondée sur le matériel mis au jour dans les fouilles de l'Institut archéologique allemand de Damas sur le site d'ar-Raqqa (l'antique *Callinicum*), l'une des deux résidences principales du calife abbasside sous Hārūn ar-Raṣīd, comparé à celui découvert à Ḥarrān par les archéologues britanniques. L'a. a étudié les trouvailles de ces deux sites : il a publié et commenté celles de Raqqa dans l'ouvrage *Raqqa II. Die islamische Stadt*, Mayence, 2003 dont François Thierry rend compte ci-après et celles de Ḥarrān dans un article intitulé *Die Fundmünzen von Ḥarrān und ihr Verhältnis zur lokalen Geschichte*, *Bulletin of SOAS*, 65, 2 (2002), p. 267-299 (ou <http://www2.uni-jena.de/philosophie/iskvo/WerbeblattRaqqaIIneu.pdf>). S. Heidemann fait dans le présent volume le meilleur usage du témoignage numismatique qu'il a identifié et analysé lui-même et des données archéologiques qu'il associe à celles des textes pour mieux analyser le développement politique et économique de cette région frontière de la vallée du Balih (au sud d'Édesse).

Après une introduction sur la problématique du sujet et ses sources (ch. 1), les deux chapitres suivants relatent avec autant d'érudition que de clarté les vicissitudes de la région. Sur certains points de chronologie la numismatique apporte des précisions intéressantes (cf. p. 74 et 80-81 sur les dirhems d'al-Hakim frappés à Raqqa en 1010 et à Ḥarrān, p. 83 sur les dirhems numairides témoignant aussi de la reconnaissance de la suzeraineté fatimide dans les années 1020-1027). D'abord soumise entre 922 et la fin du XI^e siècle à diverses dynas-

ties bédouines plus ou moins autonomes, la région connaît une relative consolidation sous la suzeraineté des premiers Seldjocides, puis avec l'ascension des Zenguides à partir de 1125-1128, période marquée notamment par la prise d'Édesse (al-Ruha') sur les Croisés en 1144. Dès la mise en place du pouvoir seldjocide, en dépit de conflits internes et des luttes intermittentes avec les Croisés au XII^e siècle, il règne un contexte favorable à la croissance des villes. La diminution des menaces bédouines, la sédentarisation du pouvoir et la mise en œuvre d'un système fiscal (analysé au ch. 4) incite à la remise en culture des terres par les détenteurs d'*iqṭā'* et entraîne un accroissement du nombre d'établissements ruraux ; la capitation habituelle sur les nombreux *dhimmis*, les diverses taxes et accises sur le commerce à moyenne et à grande distance de cette zone de passage permettent le financement des troupes qui assurent la sécurité. Il se crée ainsi une sorte de cercle vertueux favorable à la croissance.

Le chapitre 5 est celui qui intéressera le lecteur de la *RN* au premier chef puisqu'il traite de la circulation monétaire et de la vie économique examinées, après une introduction méthodologique et bibliographique, en cinq grandes périodes ou thèmes : jusqu'à la fin de la période hamdanide (fin du X^e siècle), le XI^e (V^e) siècle, les transformations de l'époque seldjocide, l'influence de l'occupation franque, les réformes monétaires de Nūr ad-Dīn Maḥmūd. La première période se caractérise par des émissions de plus en plus rares de dirhems frappés localement à Raqqa et Ḥarrān avec des coins envoyés de Bagdad et utilisés presque jusqu'à l'effacement. Au XI^e siècle, on rencontre de rares Æ d'Alep ou de Jérusalem et de Syrie du Sud. La circulation est alors assurée par des monnaies d'or et d'argent fragmentées prises au poids. Ce phénomène est attesté non seulement par les allusions des textes juridiques mais aussi par quelques trésors et la trouvaille récente dans les fouilles franco-syriennes de la citadelle d'Alep de deux fragments de dinars fatimides (0,19 g) et d'un fragment d'un nomisma de Romain III (1028-1034). Cette découverte a été présentée sur le site allemand « Archäologie-Online » : Goldmünzfragmente des 11. Jahrhunderts aus der Zitadelle von Damaskus werfen Licht auf die Renaissance der Städte in Syrien, Archäologie-Online (April 2003), http://www.archaeologie-online.de/magazin/fundpunkt/2003/04/c_1.php, note résumée dans dans : Gold-Fragments of the 11th Century in the Citadel of Damascus, *Oriental Numismatic Society Newsletter*, 175, Spring 2003, p. 3. L'essentiel du numéraire est constitué au XI^e siècle dans un premier temps de dirhems noirs (monnaies d'argent dévaluées) et ensuite de monnaies de bronze byzantines, une hiérarchie illustrée par le fait que la première émission de Baudouin à Édesse en 1101/494 – avant ses Æ bien connus d'inspiration byzantine (Schlumberger, *Num. Or. Latin*, pl. I, 1-2 et s.) – est un denier de billon surfrappé sur une monnaie noire islamique (ill. p. 463, n^o 20 et s.). L'arrivée des *folles* byzantins, d'après le témoignage des trouvailles, pourrait avoir commencé dans les années 1060, comme en témoigne la fréquence de ceux de Constantin X et Eudocie (1059-1067), type imité par Nūr ad-Dīn (1146/541-1173/569). Elle aurait été plus tard favorisée par leur démonétisation à Byzance à la suite

de la réforme d'Alexis I^{er} Comnène (1092). Les tétartèra réformés ont pénétré également dans la région accompagnés d'imitations locales, un phénomène que l'on observe également en Albanie et qui fera prochainement l'objet d'une étude de Pagona Papadopoulou. L'importation de monnaies de bronze en Mésopotamie cesse après la mort d'Alexis I^{er} mais cet arrêt n'empêche pas la longue persistance de l'Æ byzantin dans la circulation locale.

Ces monnaies sont appelées *qirtās* (pl. *qarātīs*) dans les textes : l'étymologie du terme est ambivalente (de *χάρτης* = papyrus ou papier blanc et de *κεράτιον*, carat, d'où petite monnaie). Selon un texte contemporain l'on désigne ainsi « un morceau de papier dans lequel on enveloppe des dirhams, et suivant ar-Rāzī, il est l'équivalent de la moitié d'un dirhem en cuivre contenant un peu d'argent et sert au commerce dans quelques villes de Syrie et des territoires francs ». D'autres auteurs en font clairement une monnaie de cuivre. Qualifié parfois d'*ifranġī* (franc) ou d'*aswad* (noir), *qirtās* désigne différentes formes de petite monnaie et, selon S.H., soit le *folles* byzantin, soit des monnaies locales de cuivre, soit les deniers de billon des États croisés. Les textes de l'époque de Nūr ad-Dīn illustrent le rôle du *qirtās* dans la circulation et la baisse de sa valeur par rapport aux différents dinars ou au *michaèlaton* (le *nomisma* de Michel VII Doukas [1071-1078] dont le nom est constamment orthographié ici à tort « Michaelton »). Les espèces de métal précieux sont au milieu du XII^e siècle en quantité toujours insuffisante, d'où la hausse de l'or en termes de cuivre (de 50 à 67 *qarātīs* au dinar).

La circulation du bronze byzantin cesse à l'époque ayyoubide vers 1189-1193 à en juger par les trouvailles de fouilles, par le trésor de ar-Rāfiqa (1954, enfoui v. 1190) (8 à 10 000 Æ non étudiés en détail mais formés pour un quart peut-être de *folles* byzantins vieux d'un siècle ou deux) et par celui de « Mardin » (Lowick, Bendall, Whitting, Londres, 1977). Pour cette dernière trouvaille provenant sûrement du Diarbekir, S.H. hésite entre un enfouissement dans les années 1190 ou, si l'on ne considère pas les deux dernières monnaies du trésor des années 1220/1230 comme des intrus, vers 1230, en relation avec l'émission de nombreux dirhams de bon titre dans la région, à Dunaisir près de Mardin. L'Æ seldjoucide importé d'Anatolie comme les folles byzantins prend le relais de ces derniers dans les années 1180. Cette importation est suivie par d'importantes émissions à Ḥarrān (souvent surfrappées sur les monnaies de Qiliġ Arslān) et surtout par l'introduction à Alep sous Saladin en 1183/579 d'un dirham de bon titre.

Dès les années 1130-1140 en effet, des frappes régionales syriennes aussi bien latines qu'islamiques avaient commencé de pallier le manque de numéraire précieux et d'appoint : dans les États croisés, les *dīnār šūrī* (nos *bisanti sarracenati*), un dinar altéré de type fatimide à Damas dit « dinar blanc » (*dīnār baid*), un dinar de bon titre à Mossoul (*dīnār imāmīou dīnār āmīrī*), à Alep des Æ au type de Constantin X et au nom de Nūr ad-Dīn. Dans le domaine ortoqi-de en revanche (dans le Diarbekir, l'Arménie et au nord du Diyār Rabī'a), la solution consiste à contremarquer les *folles* byzantins (près d'un cinquième des

13 000 pièces du trésor de « Mardin ») ou à frapper des monnaies de cuivre portant la dénomination dirham car destinées à remplacer la monnaie noire.

L'auteur interprète à raison cette évolution en termes des besoins croissants des échanges induits par la « Renaissance » des villes nord-mésopotamiennes au tournant du XI^e et pendant le XII^e siècle, « Renaissance » déclenchée par la conquête seldjocide et l'introduction du système de l'*iqṭā'* qui stimule la mise en valeur des terres concédées. Cette enquête remarquable nourrie d'une étude approfondie d'un matériel numismatique considérable et d'une connaissance des textes qui se renforcent l'une l'autre offre à l'historien une perspective neuve. On y observe dans la longue durée une conjoncture régionale dont l'évolution présente bien des synchronismes avec celle de l'empire byzantin auquel le lien à la fois, comme dans toute zone frontière, l'alternance, voire la simultanéité, de conflits militaires et d'échanges commerciaux.

C. MORRISSON